

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

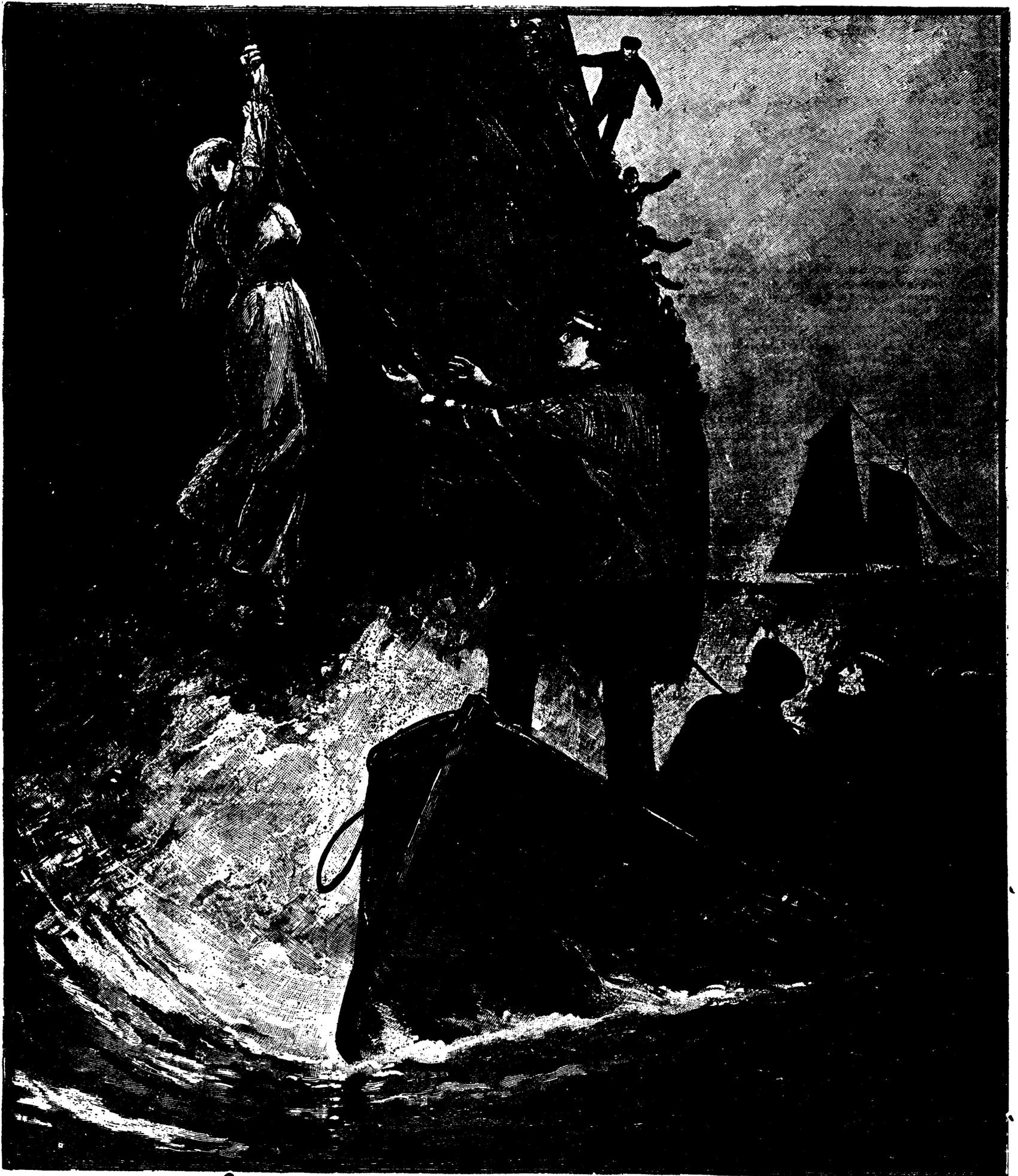
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 100 — Samedi, 3 avril 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



PERTE DE L'OREGON. — SAUVETAGE DES FEMMES

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 3 avril 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les âmes, par Prosper Blanchemin—Quelques noms canadiens, par Benjamin Sulte.—Malaises et menaces.—La Porteuse de Pain (suite).—Rapidité de la vie.—Récréations de la famille.

GRAVURES. — Perte de l'Orégon : Sauvetage des femmes ; Le dernier acte du drame.—Gravure du feuilleton.—Un baiser pour maman.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de MARS), aura lieu lundi, le 5 avril, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

A NOS LECTEURS

Dans une quinzaine de jours, le "Monde Illustré" paraîtra à douze pages, au lieu de huit.

Le prix d'abonnement reste le même.

Cette augmentation commencera en même temps que le nouveau feuilleton, qui sera certainement le plus intéressant et le plus émouvant qui aura jamais été publié en Canada.

ENTRE-NOUS

Le grand événement du mois a été la discussion de la fameuse motion Landry, blâmant le gouvernement d'avoir fait exécuter Riel. Bien que la proposition comportait une attaque directe contre le ministère, personne ne fut la dupe de la manœuvre exécutée par les ordres du gouvernement. C'est, du reste, un vieux moyen qui a été souvent employé dans les moments critiques.

Sachant qu'une bataille était inévitable, les ministres en ont donné eux-mêmes le signal et ont fait présenter une motion assez anodine de peur d'une autre qui eût pu être plus sérieuse.

Je n'ai pas à m'occuper de la signification politique du vote donné le 25 mars, mais je puis, sans me compromettre ni engager le MONDE ILLUSTRÉ, considérer les enseignements de la lutte à laquelle nous avons assisté.

.

J'ai admiré la désinvolture avec laquelle certains hommes se sont contredits et ont brûlé ce qu'ils avaient adoré.

Quand je dis que j'ai admiré la conduite de ceux auxquels je fais allusion, vous me comprenez parfaitement, et vous savez que cette admiration ne va pas jusqu'à une approbation de ces volte-faces.

Moi qui nourris le plus profond mépris pour la politique aveugle, je raisonne à la vieille manière des hommes du peuple, j'appelle chat un chat, et je ne puis admettre qu'on le nomme autrement.

Il est de ces faits que le bon sens populaire n'admettra jamais comme justes et raisonnables.

On ne fera jamais croire en France, par exemple, que l'exécution de Ney a été un acte honnête. L'ouvrier, le cultivateur, le peuple en un mot, conservera toujours le souvenir du vaillant soldat qui a été une des gloires de l'épopée napoléonienne, sans occuper de la faute qu'il a pu commettre un jour où son cœur l'a emporté sur la tête.

L'exécution a été légale, c'est vrai, mais jamais la forme ne l'emportera sur le fond, et du reste, l'expérience nous a appris qu'un acte peut être légal tout en étant révoltant.

.

On ne fera jamais croire, en Canada, que l'exécution des condamnés de 1837 a été juste.

Le peuple aime ses défenseurs, il admire les héros qui prennent sa cause en main, tout en mettant parfois les pieds dans le code ; il respecte ceux qui revendiquent ses droits et ses libertés, et charge les bourreaux de toute sa juste haine.

Charles Quint, pardonnant à Hernani, est digne d'admiration. Napoléon, faisant assassiner le duc d'Enghien, dans les fossés de Vincennes, a terni toute sa gloire d'une tache ineffaçable.

L'exécution d'un condamné politique est toujours un acte de faiblesse, alors que ceux qui en donnent l'ordre croient faire preuve de fermeté.

Riel, dormant sous les saules du cimetière de Saint-Boniface, est plus puissant que lorsqu'il était à la tête de ses braves sur les bords de la Saskatchewan.

Le rebelle a disparu, mais la victime de la parole donnée, le défenseur des droits de l'opprimé vivra toujours dans l'histoire, et ce n'est pas l'opinion de cent quarante-six députés qui pourra contrebalancer la condamnation prononcée par tout un peuple contre les hommes qui ont fait tuer le chef des Métis.

Déjà deux élections ont été faites sur le principe qui semble être adopté dans toute la province. Il ne s'agit plus de bleus ou de rouges, la question est celle-ci : Pendants ou anti-pendants ?

On dit souvent que les morts peuvent revenir aux lieux qu'ils ont habités autrefois, et qu'il leur est permis d'assister ainsi aux faits et gestes de ceux qu'ils ont connus.

Si cela est vrai, la grande ombre de Riel se dressant sous la voûte du palais d'Ottawa, a dû tressaillir d'horreur en voyant tous ces hommes auxquels il avait autre fois serré la main, déclarer qu'ils seraient prêts à tirer sur la corde s'il n'avait pas déjà été pendu.

.

La lutte oratoire, bien qu'inutile, puisqu'on était fixé d'avance sur son résultat, a été la plus belle que l'on ait eu depuis vingt ans, dit-on.

La discussion s'est faite en langue anglaise, et à ce propos un journal anglais, de Montréal, faisait remarquer que tous les Canadiens-français parlent purement les deux langues, tandis qu'il est impossible de trouver plus d'une demi-douzaine d'Anglais parlant le français d'une manière convenable.

Cette réflexion est très juste, et il serait bon que beaucoup de journaux la fissent connaître afin de prouver ainsi l'infériorité et l'ignorance des trois quarts de nos députés anglais.

Je sais parfaitement que les malheureux n'en croient rien, et qu'ils continueront comme par le passé à se croire des phénix, mais en même temps ils pourront cependant constater que nous ne sommes pas dupes de leurs prétentions.

.

Nous avons eu, la semaine dernière, une nouvelle preuve de l'amitié profonde que professe la race anglo-saxonne à l'égard de la France.

Un beau matin, une dépêche de source anglaise apprit au monde entier que les Français avaient eu plusieurs rencontres avec les Hovas, à Madagascar, et qu'ils avaient été rossés, abimés, anéantis.

Comme tout ce qui touche à la France nous intéresse beaucoup, cette nouvelle fut reçue avec peine en Canada, car tout en sachant que la dépêche venait des Anglais, on ne pouvait pas

admettre qu'il n'y eût pas de fumée sans feu, et on attendait des détails avec la plus grande anxiété.

Nous fûmes agréablement surpris d'apprendre, deux jours après, que toute cette histoire de batailles et de défaites n'était qu'un stupide canard.

Je ne puis vraiment comprendre quel plaisir on peut trouver à colporter ainsi de fausses nouvelles, et il faut bien admettre que c'est la conséquence d'une haine ridicule, puisque la chose se renouvelle si souvent.

Par contre, que quatre hommes et un caporal anglais arrivent à rosser quelques malheureux Zoulous, on nous expédie aussitôt des rapports fantastiques d'une victoire colossale.

Il faut donc que la supériorité de la France soit bien grande pour qu'elle soulève tant d'envie et de jalousie chez tous les peuples.

.

Petit à petit, l'oiseau fait son nid, dit un vieux proverbe.

LE MONDE ILLUSTRÉ va bientôt entrer dans sa troisième année, et déjà c'est un grand garçon qui va s'émanciper.

L'excellent accueil que le public lui a fait a décidé ses parrains à étendre son horizon, et dans quelques jours, deux semaines au plus, il paraîtra à douze pages.

Afin de répondre à de nombreuses demandes qui nous ont été faites par nos abonnés, le feuilleton sera imprimé dans le supplément que nous leur offrons, et on pourra de cette manière le faire relire à part, si on le désire.

A ce propos, je dois vous dire aussi que le dénouement de la *Porteuse de Pain* devant arriver bientôt, la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ a choisi une nouvelle œuvre, et nous sommes certains que les qualités morales et les situations émouvantes qui distinguent notre nouveau feuilleton lui assurent un succès légitime.

Vous le voyez, nous avançons, nous prospérons, et on espère n'en pas rester là, car notre désir est d'arriver à seize pages, sans aucune augmentation de prix.

.

En attendant, nous allons vous donner les douze pages dont je parle.

Je pourrais bien vous dire que nos gravures seront mieux exécutées, que la rédaction va faire tous ses efforts pour être plus intéressante, plus soignée, etc., mais il est de mauvais goût de faire soi-même son éloge d'avance.

On nous jugera à l'œuvre, car le public est le seul maître en pareille matière.

Il est cependant utile que nos lecteurs viennent parfois à notre aide, et je demande leur secours pour m'aider à exécuter un projet qui me trotte depuis longtemps dans la tête.

Dans les journaux on lit tous les jours nombre de récits de crimes, vols, assassinats, enlèvements, abus de confiance, parricides, fratricides, etc. etc., et Dieu sait si ce genre de nouvelles est exploité et lu avec plaisir !

Voyant que l'on s'occupe tant de messieurs les voleurs et les assassins, je ne vois pas qu'il me reste une autre classe que celle des honnêtes gens, et c'est justement de celle-là que je veux m'occuper pour faire du nouveau.

Je voudrais donc faire, une fois par mois, la "Chronique du Bien," où seraient relatés les bonnes actions, les actes de courage, les traits de probité de nos compatriotes.

Pour cela, il faut être renseigné, et vous le savez comme moi, je ne puis avoir les données convenables qu'autant qu'on me les envoie.

Si donc il se passe, dans le cercle ou vous vivez, un fait honorable pour son auteur, je vous prie de me le faire connaître ; il aura sa place dans la "Chronique du Bien."

.

Ce n'est cependant pas dans cette colonne que je classerai les experts d'Ottawa, qui ont choisi dernièrement les œuvres artistiques que l'on envoie à l'exposition de Londres.

Ces messieurs, nommés par je ne sais qui, étaient à la fois juges et parties, et, bien entendu, ne se sont pas oubliés.

Après avoir choisi leurs propres œuvres, dont beaucoup sont loin d'être des chefs-d'œuvre, ils se

sont aperçus qu'ils avaient atteint le chiffre qui leur était imposé, et se sont frotté les mains en disant : —Maintenant, c'est assez, nous avons fait un choix très judicieux, très intelligent et très impartial, tant pis pour les autres.

C'est à la suite de ce beau raisonnement qu'Hébert n'expose pas.

Voyons, franchement, comprenez-vous qu'il y ait des gens en Canada qui trouvent les œuvres d'Hébert indignes de figurer à l'exposition de Londres ?

Boisseau n'a pas eu un tableau accepté.

Je pourrais citer bien d'autres artistes de talent, mais on voit qu'il existait un parti pris de boycotter la Province de Québec.

Pauvres juges !

.

Chaque fois que j'entends dire que de braves gens de notre Province s'en vont au Manitoba, j'éprouve une profonde pitié pour ces émigrés et beaucoup de colère contre ceux qui les ont excités à quitter le Bas Canada.

Voici un passage d'une lettre reçue dernièrement d'un de nos compatriotes, très honorable, qui habite le Manitoba depuis plusieurs années.

« Les terrains, dit ce correspondant, sont retombés au prix qu'ils étaient avant la fièvre de spéculation. Jamais nos compatriotes ne pourront à l'avenir compter sur de meilleures chances pour s'établir ici. Tout le long de la Rivière Rouge, sur les lignes de chemin de fer, à proximité des stations, il est possible pour un homme ayant un petit capital de se faire pour le moment un chez soi, et pour l'avenir, une grande aisance. Combien n'y a-t-il pas de petits propriétaires dans vos environs qui végètent sur une petite propriété, et qui voient le moment où leurs enfants les laisseront, parce que leur propriété ne sera pas assez grande pour être divisée entre chacun de leurs enfants, qui pourraient, en réalisant leur avoir, venir se mettre dans notre province en état d'établir en quelques années, en quelques mois, je dirais même, tous leurs enfants autour d'eux, et mieux que ces propriétaires ne sont eux-mêmes à l'heure actuelle. »

.

Je vous l'ai dit, cette lettre vient d'un homme respectable, dont le but est excellent sans doute, mais dont je ne puis approuver les conseils.

Les terrains, dit-il, sont retombés aux prix qu'ils avaient avant la fièvre de spéculation.

Cela signifie que la spéculation n'a été qu'une attrappe nigauds et qu'on n'est pas plus avancé qu'avant l'arrivée des brasseurs d'affaires. Ce qui n'est pas fait pour inspirer beaucoup de confiance dans l'avenir de ce pays désert.

Un homme ayant un petit capital peut se faire un chez soi..... etc.....

Mais point n'est besoin d'aller si loin pour avoir du terrain à bon marché et pour se faire un chez soi—surtout quand on a un petit capital !

Le Curé Labelle a plus fait, à lui seul, dans le nord de notre province, que tous les agents de colonisation et que les joueurs de tam-tam des compagnies de chemin de fer du Manitoba et du Nord Oust.

Pour la centième fois, je vous le répète, ne quittez pas votre belle Province. Ici vous êtes certains d'avoir de la terre, du bois et de l'eau, tandis que là bas

.

Je vous disais, en commençant ma causerie, que le souvenir de nos hommes qui ont combattu pour les libertés du peuple, était impérissable, j'en ai la preuve en recevant un exemplaire de la seconde édition des *Patriotes de 37*, de M. L. O. David.

C'est certes un exemple frappant de cette vérité. Les ouvrages des adversaires—très rares, il est vrai—de M. David, arriveront-ils jamais à être édités une seconde fois ?

Permettez-moi d'en douter et laissez-moi affirmer que non.

LÉON LEDIEU.

L'homme politique qui parle de son attachement pour le peuple est suspect de ne l'aimer que pour ses votes. Mais celui qui ne recherche ni ne veut accepter aucune des places que donne la faveur populaire, peut espérer d'être écouté comme un ami.

LES AMES

Au premier jour, quand Dieu créa les âmes,
Il les forma pour aller deux par deux,
Pour s'éclairer de mutuelles flammes,
Pour s'entraider dans leur vol hasardeux.

Mais le démon les chassa vers le gouffre
Toute éfarée en proie au ravisseur.
Depuis ce temps chaque âme pleure et souffre
En appelant l'âme qui fût sa sœur.

O désespoir, ô tourment de la vie !
Chercher en vain, dans l'ombre, loin du jour,
Cette âme-sœur, à notre âme ravie,
Et que Dieu fit pour notre unique amour !

Mais quand Dieu veut que deux âmes pareilles
Puissent ensemble accomplir leur chemin,
Il leur entrouvre un Eden de merveilles,
Un avenir qui n'a plus rien d'humain.

Sainte union de deux cœurs qui s'entendent,
De deux flambeaux qui ne forment qu'un feu !
De tels bonheurs dans les cieus nous attendent,
C'est sur la terre un sourire de Dieu !

PROSPER BLANCHÉMAIN.

QUELQUES NOMS CANADIENS

À U XVII^e siècle se sont établies au Canada les familles Racine, Anquetil et Mézeray, portant trois des beaux noms littéraires de la France. Jusqu'à présent, nous n'avons pu rapprocher nos Racine et nos Anquetil de la parenté des deux hommes qui ont illustré ces noms. Mézeray venait des endroits et était du même âge que le célèbre historien du temps de Richelieu et Mazarin ; il devait être de sa famille.

Les Godefroy appartenaient à une race d'écrivains dont les ouvrages sont encore consultés aujourd'hui.

Chartier de Lotbinière avait pour père un médecin fameux par les livres qu'il éditait, au prix de toute sa fortune, et l'ancêtre de celui-ci, Alain Chartier, tient dans l'histoire littéraire l'une des premières places.

Boisseau, qui était greffier du Conseil Supérieur de Québec, au XVIII^e siècle, descendait d'un légiste distingué, poète à ses heures, et grand commentateur des lois et coutumes du royaume.

Aubert de la Chasnaye, qui nous a laissé un bon mémoire sur les affaires du Canada, paraît avoir été de la famille du pilote Aubert, dont la carte du golfe Saint-Laurent est une curiosité de nos archives.

Dans la noblesse de création canadienne, sous Louis XIV, nous rencontrons toute une série de noms d'emprunt qui surprennent nos oreilles. Par exemple, l'humble interprète LeMoyné devient M. de Longueuil. Un habitant, qui se nomme Hertel tout court, a un fils qui porte le nom de M. de Rouville. Le sieur Boucher nous donne M. de Grosbois. Bissot est, au bout de quelques années, M. de Vincennes. Amyot se transforme en M. de Villeneuve.

Je crois avoir vu tous les titres de noblesse connus qui ont été décernés à des Canadiens par Louis XIV. Dans aucun de ces documents ne se rencontre le privilège de porter des surnoms. D'où venaient ceux-ci ? On me répondra que les surnoms provenaient presque invariablement de la terre que l'on possédait. En France, oui, mais en Canada les terres n'avaient pas de noms—il fallait les créer ; c'est pourquoi je conclus que nos nouveaux nobles empruntaient des noms à la noblesse de France et les reportaient sur leurs terres, tout en les prenant d'abord pour leurs personnes.

Ainsi, d'Iberville, de Bienville, de Niverville, de Grandpré, de Roquetaillade, de Sévigny, sont entrés dans notre histoire, portés et illustrés par des hommes dont les pères, simples habitants, étaient désignés par d'autres noms.

Il y a deux cents ans, lorsque M. de Bransac passait dans les rues de Montréal, tout le monde savait que son père s'appelait Migeon. Quand M. de Lagauchetière concédait les terrains qui traversent la rue de ce nom, il n'en était pas moins fils du même M. Migeon et frère du dit Bransac.

L'historien Parkman a fait de tous ces noms une liste "d'officiers français," de sorte qu'il nous laisse

les pères qui étaient des habitants, et u'il donne à la France leurs fils qui brillent dans nos annales.

Parlant des découvertes du Nord-Ouest, les auteurs ont remarqué les cartes et les rapports de MM. de Monbrun, Boucherville, la Vérendrie, la Jemerais, Laperrière, la Corne et Niverville, et ils n'ont pas manqué de qualifier ces officiers du titre de Français. Or, tous étaient Canadiens de naissance et portaient des noms différents de ceux de leurs pères.

A plusieurs reprises, on voit, dans notre histoire, une expédition militaire conduit par des officiers de noms qui ne se ressemblent aucunement—et pourtant ces hommes étaient frères. A tout coup, les écrivains se font un devoir de les qualifier d'officiers français. On nous a ainsi dérobé les trois quarts de nos meilleurs noms.

Dans les guerres du XVII^e siècle, il y avait à la tête de nos miliciens : MM. de Chambly, de Beaulac, de Rouville, de la Frencière, tous enfants du même père et de la même mère, mais qui nous le dit ? Ils apparaissent là comme autant de personnages étrangers les uns aux autres, et surtout Français, tandis que leur père était né au Canada, et aux aussi.

Dans une seule famille, celle de Robineau, je vois cinq frères distingués : Portneuf, Meneval, Menvilette, Bécancour, Villebon. Un historien, parlant de Meneval, dit qu'il devait trouver la vie dure en Canada, après avoir vécu à la cour de Versailles. Le pauvre garçon n'avait jamais vu les rives de France !

Mais, encore une fois, d'où venaient ces noms. Quelles circonstances particulières les avait fait adopter par ces familles canadiennes ? C'est ce qui reste à savoir. En tous cas, il est évident que la coutume de nos ancêtres le permettait. Nous serions bien étonnés aujourd'hui si le fils de M. Chapleau se nommait M. de Berryer ; le fils de M. Langevin, M. de Portalès ; le fils de M. Caron, M. de Latour-d'Auvergne, et pourtant ce serait exactement comme il y a deux siècles.

BENJAMIN SULTE.

MALAISES ET MENACES

D U travail nulle part et la famine partout, tel est le cri qui s'échappe de milliers de poitrines, la plainte universelle qui nous arrive des sociétés ouvrières de l'ancien et du nouveau monde.

A mesure que le commerce et l'industrie ont, en se développant, étendu leurs exigences sur des populations façonnées selon leurs intérêts, on a vu une étrange complication de rapports sociaux s'établir partout.

Au milieu des champs, appuyé sur son instrument de travail, le laboureur regarde le ciel d'où lui viennent la rosée et le soleil, et c'est de là qu'il attend la récompense de son pouvoir.

Combien plus variées et incertaines sont les espérances de l'ouvrier, qui, après avoir peiné tout le jour dans l'atmosphère empoisonnée des usines et des ateliers, après avoir courbé sa volonté sous la volonté d'une hiérarchie de maîtres plus ou moins égoïstes, est forcé de venir se reposer de ses fatigues dans un réduit d'où son travail, mal rétribué, n'a pu chasser la misère.

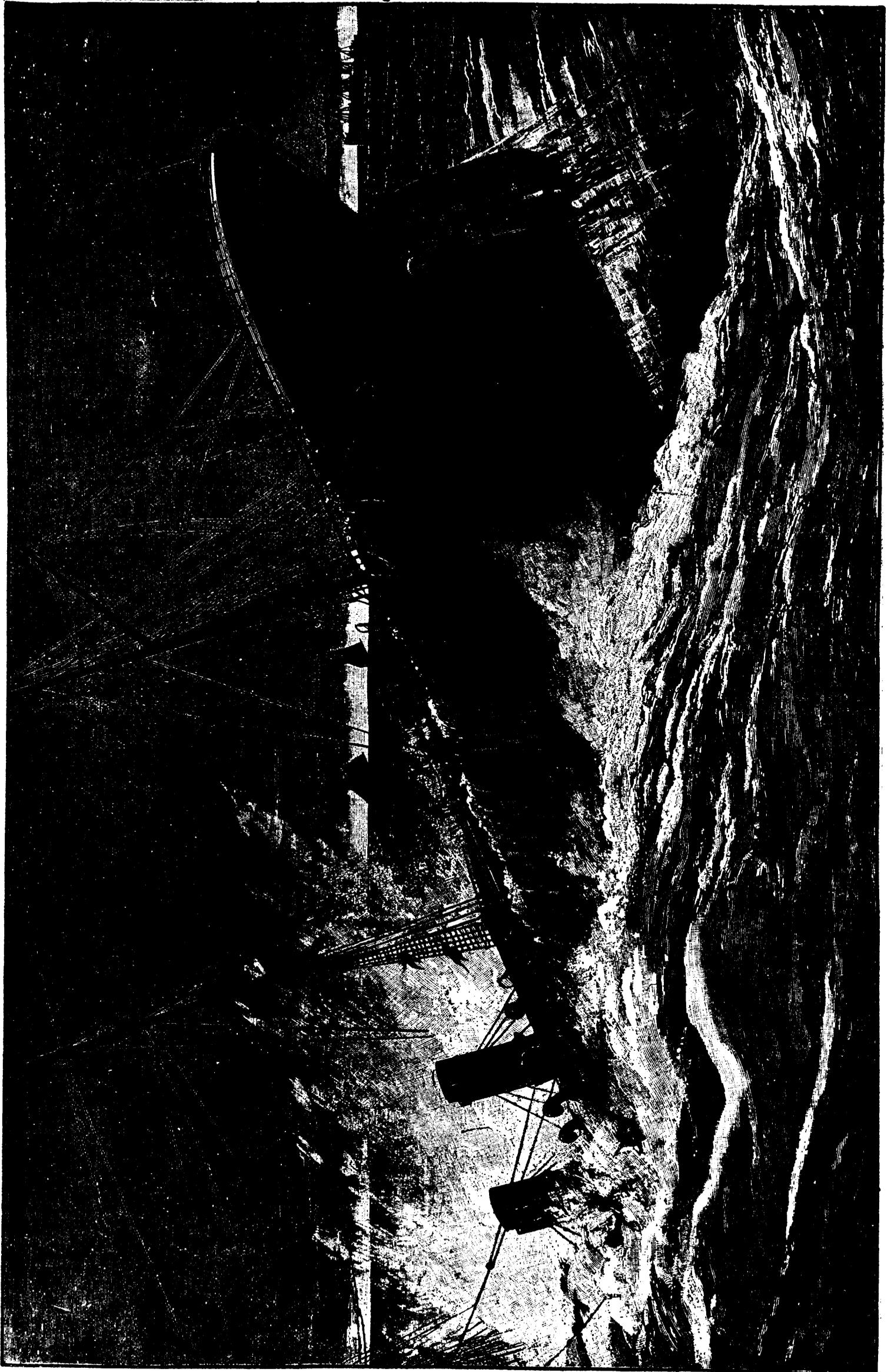
Accoutumé à ramener toutes ses aspirations vers la terre, il ne peut se faire à l'idée de travailler sans cesse pour édifier l'aisance d'autrui ; il frémit à mesure qu'il sent la vie le pousser à sa fin, sans lui avoir rien dit de la jouissance tant convoitée.

Dès lors que le crédit baisse, qu'une grève survienne, que les machines s'arrêtent et l'on voit comment se traduit la colère d'un peuple sans foi et envieux, quand il se mêle d'être logique.

Il n'y a plus qu'à s'entendre, à s'associer par tout l'univers pour l'œuvre des menaces et des vengeances. Or, s'il faut en croire la presse étrangère, tout sera bientôt préparé.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre le croup des enfants.—Délavez une cuillerée à bouche de fleur de soufre, dans un demi-verre d'eau sucrée, et donnez une cuillerée à café de ce mélange au malade, par intervalles d'un quart d'heure.



PERTE DE L'ORÉGON. — LE DERNIER ACTE DU DRAME

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XCVI

Les deux agents avaient conduit Ovide Soliveau au dépôt de la préfecture et l'avaient fait admettre provisoirement à l'infirmerie, dans une salle où il se trouvait seul. Le sommeil succédant à la crise nerveuse, et qui presque sans exception suivait l'absorption de la liqueur canadienne, durait tous les jours.

—Il n'y a pas lieu de s'en préoccuper, dirent les agents. Puis ils se rendirent au cabinet du chef de sûreté. Celui-ci les reçut aussitôt. Ils avaient l'un et l'autre l'oreille basse. Rien qu'à voir leur physionomie piteuse, le chef de la sûreté jugea qu'ils rentraient bredouille.

—N'y avait-il donc rien de vrai dans la dénonciation qui m'a été faite au sujet de la nommée Jeanne Fortier? demanda-t-il vivement.

—Tout était vrai, monsieur.

—Alors Jeanne Fortier est au dépôt?

—Non, monsieur. Elle est libre.

—Libre! Vous plaisantez, je pense!

—Nous ne nous permettrions point de plaisanter, monsieur, et d'ailleurs, il n'y a pas lieu.

—Alors, expliquez-vous.

—Au moment où nous procédions à l'arrestation de cette femme, les gens très nombreux qui lui offraient le banquet ont pris parti pour elle, se sont jetés entre elle et nous, et ont protégé sa fuite.

—Ce soir, la maison sera fermée par mesure administrative. Mais expliquez-moi comment se sont passées les choses.

—Voici l'explication, monsieur.

Et l'un des agents raconta par le menu au chef de la sûreté ce que nous avons nous-même mis sous les yeux de nos lecteurs. Le magistrat écouta ce récit avec une attention profonde.

—Tout cela est bien étrange, dit-il, et demande une enquête approfondie. Se pourrait-il qu'on ait condamné, il y a vingt-et-un ans, Jeanne Fortier innocente?

—Ça n'est pas douteux, monsieur, s'il faut s'en rapporter à ce qu'a dit l'homme qui venait de boire à son insu la liqueur américaine destinée par lui à Jeanne Fortier, et dont le docteur appelé pour lui donner des soins connaît les effets.

—Savez-vous l'adresse de ce personnage plus que suspect?

—Non, monsieur.

—Comment, non! s'écria le chef de la sûreté. L'auriez-vous laissé partir aussi? Il fallait vous assurer de lui!

—C'est ce que nous avons fait, monsieur; il est à l'infirmerie du dépôt.

—A la bonne heure. Le nom de cet homme.

—Ovide Soliveau.

—Allez le prendre et emmenez-le moi.

—En ce moment c'est impossible, monsieur.

—Pourquoi?

—Sous l'influence de la liqueur absorbée par lui, il dort d'un sommeil aussi profond qu'une léthargie.

XCVII

Qu'on me l'amène dès qu'il se réveillera, reprit le chef de la sûreté, et accompagnez-le. Peut-être aurai-je besoin de vous.

—Bien, monsieur, répondit l'agent.

—Maintenant, occupons-nous de Jeanne Fortier. Les gens qui lui donnaient ce banquet ont protégé sa fuite?

—Oui, monsieur.

—Connaissez-vous son domicile?

—Non, monsieur, et c'est sans importance, car il est bien certain que, se sachant découverte, elle ne rentrera pas chez elle.

—En effet, ce n'est point là que nous la prendrons. Faites une enquête cependant, pour découvrir où elle travaillait, quels endroits elle fréquentait d'habitude, et nous établirons une surveillance. Elle ira sans doute ce soir chercher un gîte dans quelque maison meublée. Je donnerai des ordres pour que des descentes de police aient lieu cette nuit.

—Que devons-nous faire, monsieur, relativement à ce Paul Harmant dont Ovide Soliveau parlait?

—Je m'occuperai de lui dès que j'aurai questionné l'hom-

me en question. En ce moment, je n'ai rien de plus à vous dire. Vous pouvez vous retirer.

Les policiers saluèrent et quittèrent le cabinet. Le chef de la sûreté alla trouver le commissaire aux délégations, s'entretint avec lui pendant cinq minutes, revint à la préfecture, donna quelques ordres et monta à l'infirmerie du dépôt. Ovide Soliveau dormait encore; cependant son sommeil paraissait un peu moins lourd.

—Je serai dans mon cabinet à huit heures précises, dit le chef à l'un des gardiens chargés du service de l'infirmerie. Dès que cet homme ouvrira les yeux, prévenez-moi ou faites-moi prévenir sans perdre un instant.

Puis il quitta la préfecture pour aller dîner. A huit heures, il était de retour.

—Est-on venu de l'infirmerie? demanda-t-il au garçon de bureau.

—Non, monsieur, pas encore.

Afin d'obéir au chef de la sûreté, le gardien de l'infirmerie s'était installé auprès du lit d'Ovide Soliveau. A neuf heures seulement ce gardien crut s'apercevoir que l'homme surveillé par lui faisait un léger mouvement. Un examen attentif le convainquit bien vite qu'il ne se trompait pas. Le réveil complet et simultané du corps et de l'intelligence ne se fit point attendre. Soliveau étendit les bras, ouvrit les yeux, se dressa sur son séant et jeta un regard autour de lui. La faible lueur d'un seul bec de gaz éclairait assez mal la

soigneusement à clef derrière lui, et dit au gardien chef

—L'homme vient de s'éveiller. Il parle.

—C'est bien. Allez, prévenir le chef de la sûreté.

—J'y cours.

Et l'infirmier se hâta d'obéir.

Le Dijonnais répéta pour la seconde fois, presque à voix haute :

—Au dépôt de la préfecture! et j'étais rue de Seine, ajouta-t-il, au "Rendez-vous des boulangers," en train de fêter Jeanne Fortier, à qui Marianne venait de verser un verre de cette chartreuse ou j'avais mis une dose de liqueur canadienne.

Soudain Ovide poussa une exclamation de rage. La lumière venait de jaillir dans son esprit.

—Je comprends tout! murmura-t-il ensuite: Marianne s'est trompée. C'est à moi qu'elle a versé la diabolique liqueur! Je suis perdu, j'ai parlé, et les agents chargés de l'arrestation de Jeanne Fortier m'ont arrêté en même temps qu'elle. Liqueur maudite, au lieu de me servir tu devais donc me perdre! Qu'ai-je dit? Tout ce qu'il ne fallait pas dire, à coup sûr. J'ai dévoilé mon passé, comme Jacques Garaud m'avait dévoilé le sien, comme Amanda m'avait livré ses pensées les plus secrètes. Tonnerre du diable! je suis battu par mes propres armes!

Ovide en était là de son monologue quand il entendit la clef tourner dans la serrure. La porte s'ouvrit. Trois gardes de Paris se trouvaient sur le seuil avec un gardien.

—Venez, dit le gardien à Ovide.

—Où va-t-on me conduire? demanda ce dernier. Que me veut-on?

—Vous le verrez. Suivez les gardes.

Toute velléité de résistance était donc et fit ce qu'on venait de lui ordonner. Au bout de quelques minutes il entra dans le cabinet du chef de la sûreté, où l'attendait un juge d'instruction, son greffier et les deux agents qui avaient assisté au banquet. Un des gardes déposa sur le bureau du chef un mouchoir de poche noué aux quatre coins dans lequel se trouvait un portefeuille, un porte-monnaie, une montre et une clef.

—Voilà ce qu'il portait sur lui quand nous l'avons ramassé à Dijon, dit l'un des policiers.

Le juge d'instruction, auquel le chef de la sûreté avait remis les notes, prit la parole:

—Votre nom? demanda-t-il.

—Pierre Lebrun, répondit Ovide Soliveau.

—Vous mentez? répliqua le magistrat, en le regardant les yeux dans les yeux.

Le Dijonnais était rentré en possession de tout son aplomb de mal-faiteur émérite.

—Alors fit-il d'un ton presque insolent, si vous avez la prétention de savoir mieux que moi comment j'y m'appelle, pourquoi me questionnez-vous?

—Vous vous nommez Ovide Soliveau, reprit le juge.

—Si ça vous fait plaisir, mon Dieu, je le veux bien.

—Je vous conseille de quitter cet air gouailleux et de répondre sérieusement.

—On répond comme on peut.

—Où êtes-vous né?

—Vous devez le savoir, puisque vous savez si bien mon nom.

Le juge d'instruction eut peine à réprimer un geste d'impatience.

—N'aggravez point votre situation par d'inutiles bravades, dit-il cependant d'un ton très calme. Si vous ne répondez pas, votre cousin Paul Harmant répondra pour vous.

—Allons, pensa Soliveau, décidément j'ai trop parlé. Je me suis mis dans l'embarras par ma faute, j'y suis jusqu'au cou. Il ne s'agit pas de faire le malin.

Il ajouta tout haut :

—Je suis né à Dijon.

Puis il donna la date de sa naissance et les noms de ses père et mère.

—Tout ça c'est très bien, poursuivit-il. Mais il doit y avoir un malentendu, il y en a même un certainement. J'ai l'air d'être prisonnier. Vous m'interrogez comme on interroge un inculpé. Je voudrais bien savoir pourquoi.

—On vous l'apprendra tout à l'heure si vous tenez à paraître ne pas le savoir. Répondez d'abord. Paul Harmant est votre cousin?

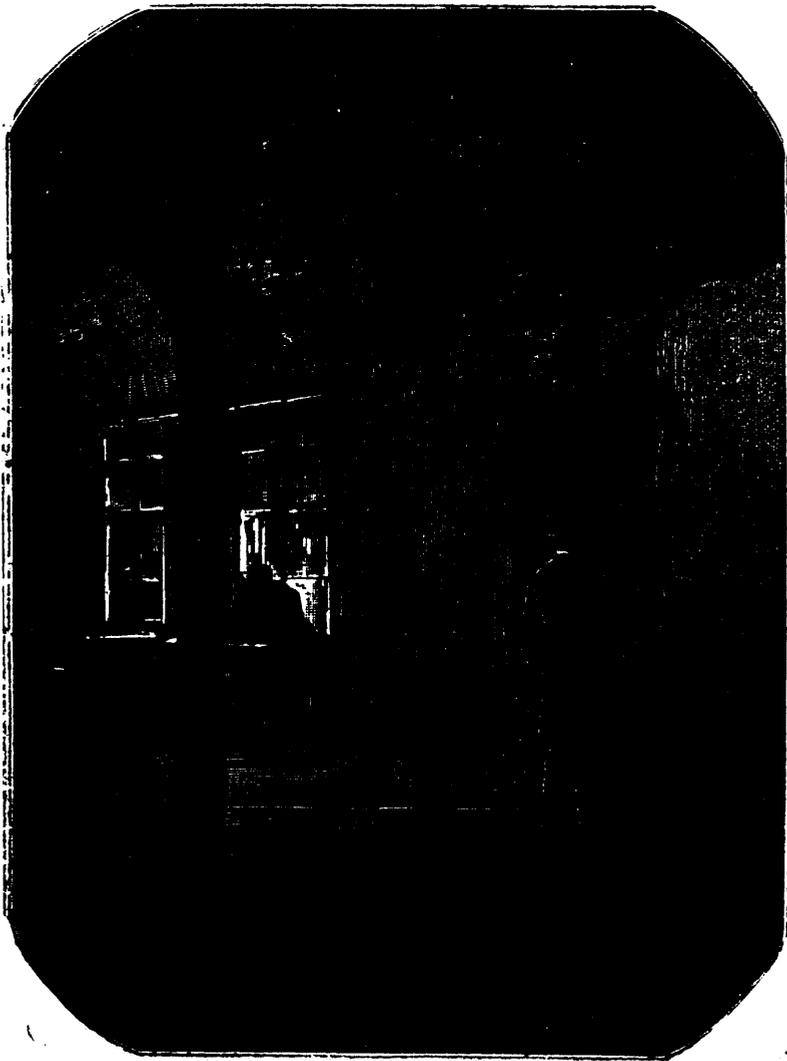
—Oui.

—Vous en êtes sûr?

—Comment, si j'en suis sûr!

—Vous mentiez donc au "Rendez-vous des boulangers" en affirmant que votre cousin était mort, et que l'homme qui se fait appeler aujourd'hui Paul Harmant, avait en réalité un autre nom?

Ovide comprenait de plus en plus que, sous l'influence de



Paul Harmant s'approcha de nouveau de la porte et sonna à plusieurs reprises.—(Voir p. 302 col. 3).

petite salle où il se trouvait.

Ovide vit à côté de son lit le gardien, qui l'examinait avec une attention pleine de curiosité. Il passa la main sur son front.

—Ah! ça, où suis-je donc? demanda-t-il, presque sans en avoir conscience, et n'étant pas bien sûr de ne point rêver.

Le gardien répondit :

—Vous êtes à l'infirmerie du dépôt de la préfecture de police.

Soliveau, pris d'une soudaine épouvante, tressaillit de tout son corps et sauta en bas du lit sur lequel on l'avait étendu sans lui retirer ses vêtements.

—Au dépôt de la préfecture! répéta-t-il pâle et tremblant.

—Oui.

—Depuis quand?

—Depuis cinq heures du soir, à peu près. On vous a apporté ici sans connaissance.

Ovide ne se souvenait absolument de rien. Brisé, anéanti, il se laissa retomber lourdement sur le lit, prit son front entre ses deux mains et fouilla sa mémoire. L'infirmier se dirigea vers la porte de la petite salle, l'ouvrit, la referma

la liqueur canadienne, il avait en réalité révélé tous ses secrets. Néanmoins, il résolut de faire bonne contenance et de défendre le terrain pied à pied.

—J'étais affreusement ivre, répondit-il, et je ne savais ce que je disais. Peut-on attacher quelque importance aux divagations d'un homme qui n'a plus sa tête à lui ?

—Alors, c'est dans le délire de l'ivresse que vous avez accusé Lise Perrin, la porteuse de pain, d'être Jeanne Fortier, l'évadée de la maison centrale de Clermont ?

Ovide joua de son mieux l'étonnement.

—Qui ça, Jeanne Fortier ? fit-il.

—La femme que vous avez essayé d'assassiner rue Git-le-Cœur, en faisant tomber sur elle un échafaudage de peintres, et dont, il y a quelques semaines, vous avez tenté de tuer la fille.

Le Dijonnais devint livide. Cette fois il se sentait perdu. Bien perdu.

—Qui ose avancer cela ? bégaya-t-il en essayant, mais en vain, de se raidir contre l'épouvante.

—Ceux devant lesquels vous l'avez dit.

—Encore une fois mes paroles n'avaient aucun sens, aucune portée. Je vous répète que j'étais ivre.

—Ivre de cette liqueur, fit le chef de la sûreté en montrant le flacon trouvé sur Ovide et dans lequel restait encore une partie du liquide canadien. De cette liqueur versée par vous pour Jeanne Fortier et que vous avez bue. Une liqueur américaine dont le docteur Richard, de la rue de Seine, connaît aussi bien que vous les effets surprenants.

Ovide baissa la tête et garda le silence, ne sachant que répondre.

—Où demeurez-vous ? poursuivit le juge d'instruction.

—En garni.

XCVIII

Le chef de la sûreté prit sur le bureau la clef trouvée dans la poche de Soliveau avec le porte-monnaie et le flacon, et le présenta au juge d'instruction qui, après l'avoir examinée, demanda :

—Cette clef est sans doute celle de votre chambre ?

—Oui, répondit Ovide.

Il est étonnant que cette clef, provenant, comme vous le dites, d'un garni, ne porte pas de numéro.

—Le numéro se sera perdu.

—Vous voulez nous tromper encore, mais votre cousin Paul Harmant nous apprendra la vérité.

Un accès de colère nerveuse, irraisonnée, s'emparait du Dijonnais.

—Ah ! tenez, s'écria-t-il les poings serrés, les prunelles étincelantes, toutes vos questions m'ennuient à la fin ! Vous me rasez, parole d'honneur ! Je sais bien que quand on se trouve dans vos griffes on n'en sort plus, même quand on est aussi innocent qu'un gosse de huit jours ! Je me suis fait pincer comme un simple idiot, c'est ma faute, et c'est d'autant plus bête que je ne travaillais pas pour mon compte. Tant pis pour les autres. Qu'ils se débrouillent. Je demeure avenue de Clichy, numéro 172. Cette clef ouvre la porte du jardin et en même temps celle du pavillon où j'ai mon mobilier. Maintenant que vous savez cela, ne me demandez pas autre chose. Foi d'Ovide Soliveau, je ne vous répondrais plus.

—Je vous ai déjà dit qu'en vous obtenant dans votre mutisme, vous aggraviez votre position.

—Turlututu ! Des bêtises ! Voilà des phrases que vous autres vous avez sans cesse à la bouche pour effrayer les nigauds. Je ne coupe pas là-dedans ! Ce qui est fait est fait, et puis voilà tout.

—Le vrai Paul Harmant est bien mort ? n'est-ce pas ? poursuivit le juge d'instruction, et celui qui porte aujourd'hui ce nom s'appelle en réalité Jacques Garaud.

Soliveau haussa les épaules.

—Je vous ai dit que je ne répondrais plus, fit-il, et je tiendrai parole. Vos interrogatoires me crispent. Vous savez où je demeure. Si vous avez un peu de nez, cela doit vous suffire. J'ai tellement sommeil que je dors tout debout. Laissez-moi aller me coucher. Demain il fera jour.

—Qui vous avait commandé et payé le meurtre de Lucie Fortier, et celui de Jeanne Fortier, sa mère ? continua le magistrat.

Cette fois Ovide resta muet.

—Vous ne voulez pas répondre ?

Même silence. Le juge d'instruction se leva, sans rien laisser paraître sur son visage de la colère qui s'emparait de lui.

—Qu'on emmène cet homme, commanda-t-il, et qu'on le mette au secret.

—Eh bien ! à la bonne heure ! dit Ovide en ricannant, au secret je pourrai dormir tranquille. C'est ça qui me botte ! Bonsoir, messieurs ! Allons, les gardes, emmenez-moi !

Le chef de la sûreté fit un signe, et les gardes de Paris sortirent avec le prisonnier.

—Cet homme est un bandit de la plus dangereuse espèce ! s'écria le juge d'instruction

—Si j'ai bien lu dans sa pensée, reprit le chef de la sûreté, nous trouverons chez lui des documents qui nous éclaireront mieux que ses réponses.

—C'est possible, mais nous a-t-il vraiment donné son adresse ?

—Il faut nous en assurer, et si l'adresse est exacte, faire une perquisition immédiate. Maintenant, monsieur le juge d'instruction, quel parti prenez-vous, au sujet de ce Paul Harmant ?

—Savez-vous où il demeure ?

—Je sais que c'est un constructeur-mécanicien dont les ateliers sont à Courbevoie.

—Ateliers importants ?

—Je le crois.

—Vous n'avez jamais rien entendu dire contre cet homme ?

—Jamais. Il passe pour un industriel parfaitement honorable.

Le juge d'instruction réfléchit pendant quelques secondes, et dit ensuite :

—Je suis d'avis d'attendre, pour agir au sujet de Paul Harmant, que nous ayons obtenu de Soliveau des aveux complets. Ce Soliveau parlait sous l'empire d'une ivresse mal dissipée. Il avait l'air d'un fou. Prendre ses paroles et ses accusations trop au sérieux serait agir à la légère. Faisons d'abord une perquisition chez lui. Si nous y trouvons des choses compromettantes pour Paul Harmant, nous agirons sans retard et vigoureusement. Sinon, nous devons nous borner à établir une surveillance autour de lui jusqu'à plus ample informé.

Le chef de la sûreté s'inclina, puis demanda :

—Monsieur le juge d'instruction est-il d'avis d'opérer une perquisition cette nuit même au domicile que nous a indiqué ce Soliveau ?

Le magistrat regarda sa montre.

—Il est minuit moins un quart, dit-il.

—Nous avons des voitures en permanence et à minuit et demi, nous pouvons être avenue de Clichy.

—L'h bien, partons, fit le juge d'instruction.

—Vous nous suivrez, messieurs, commanda le chef de la sûreté aux deux policiers.

Et la troupe des gens de justice gagna la cour de la préfecture où deux voitures attendaient. Les magistrats s'installèrent dans l'une. Le greffier du juge d'instruction et les deux agents montèrent dans l'autre. L'adresse de l'avenue de Clichy fut donnée, Minuit sonnait au moment où les voitures s'ébranlaient.

* *

Paul Harmant, nos lecteurs s'en souviennent, suivi de près par Raoul Duchemin, avait pris la rue de Rome. Il traversa la place de l'Europe pour gagner la rue de Saint-Petersbourg qui le conduisit directement à la place Clichy. Ayant une heure devant lui il allait sans se presser, et à plus d'une reprise il se retourna afin de s'assurer qu'il n'était point suivi. Raoul Duchemin marchait sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, et ne le perdait pas de vue. Arrivé à la place Clichy, le millionnaire consulta le cadran de sa montre à la lueur d'un bec de gaz. Les aiguilles indiquaient seulement huit heures quarante minutes. Paul Harmant s'assit à la terrasse du café qui se trouve à gauche, à l'entrée de l'avenue de Clichy. Duchemin ayant vu l'industriel s'asseoir et demander du pale-ale, se dit :

—C'est dans ce quartier que demeure à coup sûr Ovide Soliveau. Le constructeur attend l'heure du rendez-vous. Faisons comme lui.

Il s'attabla au café de droite et se fit servir un bock. A neuf heures moins dix minutes Paul Harmant paya sa consommation, se leva, et se mit à longer l'avenue. Raoul recommença naturellement à le suivre. A neuf heures précises le père de Mary s'arrêtait devant la petite porte grise que nous connaissons et mettait en branle une sonnette qui résonna vigoureusement à l'intérieur du jardin. Duchemin avait fait halte presque en face dans l'enfoncement d'une porte cochère.

—C'est là, pensa-t-il. Nous allons voir si le baron Arnold de Reiss est chez lui.

Quelques secondes s'écoulèrent. La porte ne s'ouvrait pas. Paul Harmant sonna de nouveau, puis, après une nouvelle attente, non moins infructueuse que la première, il agita pour la troisième fois la sonnette avec une violence qui trahissait son impatience et son irritation. La porte resta close ; il y avait pour cela de bonnes raisons.

—Le gredin est absent, murmura Duchemin. Qu'est-ce que celui-ci va faire ?

Paul Harmant, immobile et déconcerté, se demandait ce que pouvait signifier l'absence d'Ovide, mais, n'ayant aucune raison de supposer que la dépêche qu'il avait reçue cachait un piège, il résolut d'attendre. Soliveau, après tout, pouvait être en retard de quelques minutes. Et le millionnaire se mit à se promener de long en large devant la muraille du jardin. Raoul le voyait passer et repasser sous les projections lumineuses des becs de gaz, et, plus le temps s'écoulait, plus ses gestes d'impatience devenaient fréquents.

—Ah ! ça, mais, pensa l'ex-employé de la mairie de Joigny, est-ce qu'il va faire comme ça les cents pas jusqu'à demain ? L'endroit où je me cache de mon mieux n'est point du tout convenable pour une longue attente. Paul Harmant peut m'apercevoir d'un moment à l'autre et se douter que je le guette. Il faudrait trouver autre chose.

Tout en formulant "in petto" les réflexions qui précèdent, Raoul avait jeté un coup d'œil autour de lui. Aucune boutique ne pouvait lui offrir d'asile, mais cinq maisons plus loin, du côté où se trouvait Paul Harmant, il aperçut un petit café.

—Voici mon affaire, se dit Raoul. Moins on est caché, moins on est suspect. Je vais m'asseoir à une table de l'extérieur, et je pourrai de là tout à mon aise suivre les mouvements de mon homme.

Traversant aussitôt la chaussée, il alla prendre possession d'une chaise branlante et poudreuse à la porte du petit café borgne, demanda un verre de rhum et roula une cigarette. Le millionnaire continuait avec une agitation et une irritation croissantes, sa promenade monotone.

—Je ne me suis pas trompé cependant en lisant cette dépêche ! fit-il tout à coup, presque à haute voix.

Et s'approchant de l'endroit où Duchemin buvait son verre de rhum et fumait sa cigarette, il relut le télégramme qu'il venait de tirer de la poche de son pardessus.

—Neuf heures, c'est bien neuf heures, les mots sont en toutes lettres, murmura-t-il.

Et, froissant la dépêche entre ses doigts fiévreux, il recommença sa faction interminable. Dix heures sonnèrent. Paul Harmant s'approcha de nouveau de la porte et sonna

à plusieurs reprises ; puis il se remit à arpenter le trottoir d'un pas inégal et furibond.

XCIX

De tous côtés les boutiques se fermaient. Duchemin riait sous cape en voyant le constructeur ébaucher d'instant en instant des gestes de colère. Les passants devenaient de plus en plus rares. Les consommateurs du petit café borgne sortaient les uns après les autres. Une heure encore s'écoula. Les horloges des Batignolles sonnèrent onze heures. Paul Harmant proféra un juron si vigoureusement accentué qu'il arriva jusqu'à l'oreille de Duchemin, et celui-ci le vit bien tôt abandonner sa longue et inutile faction, et remonter vers la place Clichy.

—Bon voyage ! murmura Raoul. Ton bon ami Soliveau est sans doute en partie fine. Il me laissera le temps de faire chez lui une visite domiciliaire.

Le jeune homme demanda un second verre de rhum, et le garçon, en le servant, lui dit d'un ton familier ;

—Dépêchez-vous. Nous allons fermer.

—Payez-vous, répondit Raoul en posant sur la table une pièce de monnaie, puis il quitta sa chaise et descendit l'avenue de Clichy.

En passant devant la porte grise du jardin il jeta un regard sur la muraille de clôture. C'est à peine si la muraille avait deux mètres de hauteur. Une borne de granit se trouvait à côté de la porte.

—Ce sera facile, se dit Raoul.

Et, comme l'avait fait Paul Harmant, il se mit à se promener de long en large, attendant. Le café qu'il venait de quitter fermait. Le coin qu'éclairait son vitrage se trouva bientôt complètement dans l'ombre. L'avenue était déserte. Duchemin se rapprocha du mur d'enceinte, et jeta pardessus le paquet contenant pince, ciseau à froid et tournevis, puis il attendit de nouveau jusqu'à minuit.

—Probablement, mon gaillard est en bonne fortune et passera la nuit en ville, se dit-il alors. Qu'il rentre ou qu'il ne rentre pas d'ailleurs, il faut agir.

Après s'être assuré par un dernier coup d'œil que personne ne venait de son côté, Raoul sauta sur la borne dont nous avons parlé, saisit l'arrête du mur, et d'un bond se trouva à cheval sur le chaperon. Il ne lui restait qu'à se laisser glisser dans le jardin. Ce qu'il fit aussitôt. Une fois à terre il examina à tâtons la serrure de la porte et essaya de l'ouvrir. Elle était fermée à double tour. Donc, pour sortir comme pour entrer, il faudrait recourir à l'escalade. Tout en se promenant sur la porte, la main de Raoul rencontra des morceaux de fer mobiles.

—Des verroux ! pensa le jeune homme, bravo ! Grâce à eux on ne pourra pas me surprendre.

Et il les poussa.

—Si Soliveau revenait s'escrier contre sa porte, pendant que je serai chez lui, comment sortirais-je ? se demanda-t-il ensuite. Il faut tout prévoir.

Il fit le tour du jardin. Derrière le petit pavillon le mur bordait un chantier de marchand de bois. On voyait dans l'ombre, au-dessus des arbres, les hantes piles de bûches entassées.

—On pourrait passer par là, se dit l'ex-employé de la mairie de Joigny, seulement il faudrait quelque chose pour se hausser.

En même temps il heurta une petite cabane, d'un mètre de hauteur environ, qui servait au précédent locataire à élever des lapins.

—Voilà tout juste ce qu'il me fallait, poursuivit Duchemin. Si je suis obligé de battre en retraite, une fois dans le chantier, je trouverai bien une issue.

Il retourna chercher le paquet d'outils laissés par lui au pied de la première muraille, le déficela, s'approcha de la porte de la maison, prit la pince et, à la hauteur de la serrure, l'introduisit entre la porte et son cadre de pierre. Alors il fit une pesée vigoureuse ; on entendit un craquement sourd ; la porte céda. Duchemin reprit ses outils, pénétra dans le pavillon, tira de sa poche une boîte d'allumettes-bougies, en enflamma une et commença son exploration intérieure. Tout d'abord, il franchit le seuil d'une pièce où se trouvaient des malles cadenassées et ficelées. Un bougeoir était posé sur un meuble, il en alluma la bougie.

—Le gredin s'apprêtait à filer, cela saute aux yeux ! murmura-t-il en examinant les caisses, dont plusieurs portaient en gros caractères ces mots : BUENOS-AYRES. Il n'y avait pas de temps à perdre ! Pourvu que je n'aie point à visiter tout cela pour y découvrir les paperasses ! Commençons par les meubles.

Les clefs se trouvaient aux serrures de tous les tiroirs. Le premier que Raoul ouvrit ne contenait que des objets sans importance pour lui. Il en fut de même d'un second, puis d'un troisième. Le jeune homme passa dans une autre pièce où tout d'abord un secrétaire frappa ses yeux.

—Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou ce que je cherche est là dedans.

Le secrétaire était fermé à clef. Pour la seconde fois Raoul se servit de sa pince et le panneau du meuble céda plus facilement encore que n'avait cédé la porte du pavillon. Ce qui s'offrit à sa vue tout d'abord fut une certaine quantité de billets de banque et de rouleaux d'or.

—Fichtre ! il était à son aise, le monsieur ! se dit Duchemin, c'est Paul Harmant qui devait financer ! Mais ce n'est point cela qu'il me faut !

Il ouvrit un des tiroirs. Un portefeuille et deux liasses de papiers attirèrent son attention. Raoul examina vivement le contenu du portefeuille, et du premier coup d'œil il aperçut les deux traites enrichies par lui, à Joigny, de la fausse signature de son oncle.

—Enfin ! enfin ! murmura-t-il avec un soupir d'allègement.

A ces lettres de change était annexée la reconnaissance écrite par Amanda et remise à madame Dellon, la modiste

de Joigny. Il s'empara de cette reconnaissance, heureux de soustraire la jeune femme à l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Un troisième papier, portant le timbre de la République Helvétique, attira son attention. Raoul le parcourut et poussa une exclamation de triomphe. C'était un acte de décès.

—Le vrai Paul Harmant est mort à Genève ! s'écria-t-il, voilà qui va faire rudement plaisir à mon protecteur Etienne Castel.

Remettant alors ces diverses pièces dans le portefeuille, il le glissa dans sa poche de côté. Les poches de derrière de son pardessus recouvraient les deux liasses de papiers. En ce moment le bruit de voitures s'arrêtant à la porte du jardin de Soliveau parvint jusqu'à son oreille. Il releva la tête et il écouta. Un murmure de voix se faisait très distinctement entendre au dehors. Raoul prenant sa bougie revint dans la première pièce et s'approcha de l'huis entr'ouvert. Une clef tournait dans la serrure.

La porte est fermée aux verroux, dit une voix en même temps.

Une seconde voix ajouta :

—Il y a de la lumière à l'intérieur du pavillon

Duchemin souffla précipitamment sa bougie.

—Eh bien, escaladez le mur, commanda une troisième voix.

Le jeune homme se sentit pris de frayeur.

—C'est parfaitement ici qu'on veut entrer, murmura-t-il. Qui cela peut-il être ? Ils sont plusieurs. Toute résistance serait inutile. Si on me trouve, je suis perdu. Donc, il ne faut pas qu'on me trouve.

S'élançant hors du pavillon, il gagna l'endroit où s'adosait à la muraille l'ex-cabane à lapins, bondit sur cette cabane et de là sur le chaperon, où il se tint debout, les yeux tournés vers le jardin d'Ovide. Il vit un homme escalader le mur d'enceinte, ainsi qu'il l'avait fait lui-même une demi-heure auparavant, descendre, tirer les verroux et ouvrir la porte. Plusieurs personnes apparurent alors, éclairées par des lanternes empruntées par deux hommes aux fiacres stationnant dans la rue. C'était une descente de police. Raoul n'eût pas même l'ombre d'un doute à ce sujet. Il s'étendit alors sur le chaperon du mur, et retenant son souffle, évitant de faire un mouvement qui pût le trahir, il demeura aux aguets.

—Ouvrez la porte du pavillon, ordonna l'un des personnages qui n'était autre que le chef de la sûreté.

Un des porteurs de lanternes s'avança vers le pavillon pour obéir.

—La porte est ouverte et a été forcée, dit-il. C'est pour cela que tout à l'heure il y avait ici de la lumière.

Les gens de justice franchirent le seuil. Raoul pensa : —On va chercher qui a forcé la porte et les meubles. On va me poursuivre, il faut filer.

Rapidement et sans bruit, il se laissa glisser dans le chantier et se mit en quête d'une issue. A cette minute précise, une voix s'éleva dans le jardin d'Ovide.

—Le voleur s'est évadé en gagnant une des maisons voisines, disait cette voix, qu'on courre au poste de police, et qu'on établisse une surveillance.

Duchemin, affolé de terreur, n'en écouta pas davantage. Avisant un mur en face de lui, il le gravit comme un chat, atteignant le chaperon, sauta, et étouffant un cri de douleur, resta étendu sur le sol. Son pied venait de porter à faux en tombant dans une cour pavée, il y avait luxation de la cheville.

C

Duchemin voulut se relever. Il n'y réussit point. Une douleur effroyable paralysait ses mouvements.

—Quelle mauvaise chance ! murmura-t-il avec colère. Vais-je être obligé de rester là jusqu'au jour ? Et qui sait si l'on ne fouillera pas tous les jardins, toutes les cours des environs ?

Le jeune homme jeta un coup d'œil autour de lui. La faible clarté de la lune à son déclin dans un ciel nuageux, lui montra des voitures rangées sous deux hangars.

—Je suis chez un loueur, se dit-il, et je vais faire en sorte de tirer parti du hasard qui m'a conduit là. Si je trouve moyen d'arriver à l'un de ces fiacres, je m'y blottirai et j'attendrai le jour.

Faisant appel alors à tout son courage, il se traîna sur ses mains jusqu'au hangar, malgré l'indicible torture qu'il ressentait, se souleva, ouvrit la portière d'une voiture, se hissa, et brisé, à bout de forces, tomba sans connaissance sur les cousins. Dans le pavillon d'Ovide les gens de justice cherchaient avec ardeur.

—On n'est pas venu ici pour voler, dit tout à coup le chef de la sûreté en montrant au juge d'instruction l'or et les billets de banque bien en vue sur la tablette du secrétaire forcé, dont les tiroirs étaient grands ouverts. En voilà la preuve.

—Qu'y venait-on faire, alors ? demanda le magistrat.

—Prendre les papiers dont une des réponses du misérable Soliveau nous a laissé entrevoir l'existence.

—Cet homme s'est alors moqué de nous, reprit le juge ; il avait un complice au "Rendez-vous des boulangers," et ce complice, le voyant arrêté, est venu ici enlever tout ce qui pouvait les compromettre.

—Ce doit être Paul Harmant, c'est Paul Harmant à coup sûr. La pince et les outils que voilà sont neufs. Ils ont été achetés exprès pour l'expédition qui vient d'avoir lieu. Cet homme était ici quand nous sommes arrivés. Il a pris la fuite.

—Oui, mais à cette heure de la nuit, il ne pourra sortir des maisons qui entourent celle-ci. Les gardiens de la paix demandés aux poste de police surveilleront ces maisons. Au jour on les visitera.

Après cet échange de paroles on se remit en devoir de perquisitionner à l'intérieur. Les meubles furent explorés l'un après l'autre, les malles ouvertes et fouillées. Le chef

de la sûreté avait lu, comme Duchemin, les adresses fixées sur les malles.

—Il n'était que temps de mettre la main sur cet homme ! s'écria-t-il. Le gremlin allait partir pour l'Amérique.

—Cela sera relaté au procès-verbal.

A trois heures du matin tout avait été visité, et les deux magistrats signaient le procès-verbal de perquisition.

Les gardiens de la paix et les agents surveillaient l'entrée des maisons contiguës au pavillon de Soliveau. Dès les premières clartés de l'aube on pénétra dans les cours et on commença des recherches minutieuses. L'évanouissement de Raoul avait duré cinq heures. Quand le jeune homme reprit connaissance, il avait le corps brisé, engourdi, et sa cheville luxée le faisait horriblement souffrir. Il se souvint de tout ce qui s'était passé et glissant sa tête par la portière, jeta les yeux autour du fiacre dans lequel il se trouvait. Le jour était venu. Au milieu de la cour des palefreniers lavaient sommairement des véhicules qu'on attelait au fur et à mesure pour sortir. Ces véhicules passaient par une porte s'ouvrant sur une ruelle. On va me découvrir, pensa Duchemin. De toutes les voitures remisées sous les hangars, il n'en reste que cinq. Celle où je me trouve aura son tour de lavage et de sortie comme les autres. Que faire ? Qui sait si la police ne guette point à toutes les issues ? Je ne puis cependant me laisser arrêter ; malgré ce que m'a dit monsieur Etienne Castel ; il faut que je le voie, que je lui remette aujourd'hui même l'acte mortuaire du vrai Paul Harmant ! Ah ! je ferai preuve de courage et d'énergie ! je sortirai d'ici !

Et il entr'ouvrit sans bruit la portière du fiacre. En ce moment deux sergents de ville entrèrent dans la cour. Raoul se baissa vivement en ramenant la portière. L'un des sergents de ville, s'adressant aux laveurs de voitures, demanda :

—Y a-t-il longtemps que votre porte est ouverte ?

Un palefrenier répondit :

—Depuis quatre heures et demie, et voilà qu'il en est six.

—Vous n'avez rien vu ou entendu, cette nuit ou ce matin, qui ait attiré votre attention ?

—Ma foi, non. Est-ce qu'il y a quelque chose ? Est-ce qu'on a commis un crime dans notre quartier ?

—C'est toute une histoire.

—Racontez-nous-la.

—Ça serait trop long. Mais depuis une heure du matin celui qu'on cherche a eu le temps de jouer la fille de l'air. On avait négligé de surveiller la ruelle de ce côté. Enfin, vous n'avez rien vu ?

—Ni vu ni entendu. Rien de rien.

—Bah ! le gremlin nous échappe cette fois-ci, mais on le repincera. Un peu plus tôt ou un peu plus tard on les repincera toujours.

Et les deux agents de ville sortirent de la cour. L'un des laveurs se dirigea vers le hangar pour prendre une autre voiture. Il tira à lui le fiacre voisin de celui où se trouvait Raoul. Les tranches du jeune homme sont plus faciles à comprendre qu'à décrire. Il se dit que la situation ne pouvait pas se prolonger plus longtemps ainsi ; et pour la seconde fois, il ouvrit la portière. Cinq ou six pas tout au plus le séparaient de la porte sur la ruelle. Il voulut poser sur le marchepied son pied malade. Cela lui fut impossible. Il y plaça le pied valide et jeta un coup d'œil vers les laveurs et vers deux cochers qui attelaient. Tous les quatre lui tournaient le dos.

Il fit alors provision de courage, et en trois sauts, sur une seule jambe, il atteignit la porte. Là, il fut obligé de s'appuyer à l'un des montants.

—Monsieur, monsieur, cria-t-il alors en s'adressant aux hommes qui se trouvait dans la cour du loueur.

A son appel ils se retournèrent.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'un d'eux.

—Il y a que je me suis foulé le pied au bout de la ruelle, et que je viens chercher ici une voiture pour me ramener chez moi. Ça se peut, n'est-ce pas ?

—Mais très bien, monsieur, très bien, répondit un des cochers en courant à Raoul. Appuyez-vous sur mon bras et montez dans mon fiacre.

Il aida le jeune homme à s'installer sur les coussins, puis il reprit :

—Comment donc que ça vous est arrivé, cet accident-là ?

—J'ai fait un faux pas sur le bord du trottoir.

—Ça ne m'étonne point. C'est si traître, ces trottoirs, je finis d'atteler et nous partons ; seulement, avant de vous conduire chez vous, je serai forcé de passer à la maison prendre mon déjeuner.

—Peu importe, répliqua Raoul, pourvu que vous vous dépêchiez.

—Soyez sans crainte. Ce sera l'affaire de cinq minutes.

Où demeurez-vous ?

—Rue d'Assas.

—Fichtre ! il y a une trotte.

—Je vous prends à l'heure et vous aurez un bon pourboire.

—Alors, voilà qui va bien.

—Avant d'aller rue d'Assas, vous passerez rue des Dames, numéro...

—Suffit, monsieur.

(La suite au prochain numéro.)

Il ne suffit pas d'être logique en ce monde, il faut savoir vivre avec ceux qui ne le sont pas.

Préférer les dangers aux inconvénients peut-être d'un brave, se jeter dans les uns sans échapper aux autres est d'un fou.

C'est le caractère seul qui donne la puissance, et au lieu de demander d'un homme politique : "A-t-il du talent ?" Il faut demander s'il a du caractère.

LA RAPIDITÉ DE LA VIE



A vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche.

Un poids invisible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille travers, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années.

On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche. Et cependant, on voit tomber derrière soit tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains, du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, leurs fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives ; les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble le sens, la tête tourne, le yeux s'égarant, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 176.—ENIGME

Nul ne m'a vu, la chose est sûre ;
Et nul ne me verra jamais ;
Je suis indiscret sans mesure,
C'est un défaut et des plus laids.

Je passe à travers la serrure,
Et vais logner en tapinois,
Les frais attraits et la parure
Que met Rosette au frais minois.

Je suis un principe de vie,
Et le premier, de tous, je crois,
Pourtant, ô cruelle ironie,
Je donne la mort quelquefois.

A volonté l'homme me change,
Il me fait franc ou bien menteur.
Puis enfin je suis, chose étrange,
Un concurrent de la vapeur.

SOLUTIONS :

No 174.—Le plus jeune reçoit £200, le second £400 et l'aîné £600.

No 175

BLANCS.

1 D 8e T R

2 D pr D, échec et mat.

NOIRS.

1 D pr T

2 D pr T ou D 8e F R, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problème.—J. Quesnel, Lachine ; J. E. C., Saint-Hyacinthe ; Angélon Meddon, Ottawa ; Mlle Eva Lanctôt, J. S. Roy, Calixte Paquette, Marcell Beullac Montréal ; Mlle Laurentine Dufresne, Ottawa ; Mlle Mathilda Messier, Sorel ; Louis B., Louiseville ; A Constantineau, P. G., Montréal

NAISSANCE

En cette ville, le 27 courant, madame T. Berthiaume, une fille.

DÉCÈS

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. Jérémie-Michel Loupret, de St-Athanase, arrivée le 23 mars, à l'âge de 57 ans.

La population des Etats-Unis a augmenté de 10,000,000 d'âmes depuis cinq ans. La plus grande partie de cette augmentation est due à l'émigration.

Le *National Druggist* dit que les poules pondent tout l'hiver si on leur donne deux repas chauds par jour.

NOTRE
Commerce National

—000—
LA MAISON
I. A. BEAUVAIS
—000—

Monsieur le rédacteur du

MONDE ILLUSTRÉ,

Il en est des maisons de commerce comme des noms d'auteurs favoris, on s'habitue à eux, ils prennent place dans notre vie sans qu'on s'en rende compte, et si l'une d'elles vient à disparaître, il nous semble qu'il nous manque quelque chose.

C'est ainsi que nombre de clients, éprouvèrent un véritable ennui en apprenant que la maison I. A. BEAUVAIS avait des embarras financiers. Le public, habitué depuis longtemps à faire ses achats dans cet établissement populaire, fut entièrement déconcerté.

Heureusement, l'affaire fut vite arrangée, et M. I. A. BEAUVAIS, dont tout le tort avait été de s'occuper trop de commerce de gros et d'avoir été victime de la crise comme tant d'autres commerçants, ne perdit pas un seul instant la confiance des hommes d'affaires, et c'est grâce à son excellente réputation commerciale que ses créanciers eux-mêmes furent les premiers à l'encourager à continuer les affaires.

Il racheta son stock dans d'excellentes conditions et se décida à ne s'occuper que du commerce de détail.

Comme il s'agit de recommencer à nouveau, il s'est décidé à vendre bon et bon marché. Il veut continuer les vieilles traditions de la maison qu'il a fondée. Pour prouver ce qu'il avance, M. BEAUVAIS vient de faire une importation de

Marchandises de Printemps

haute nouveauté, qui peuvent contenir les goûts les plus difficiles.

Les anciens employés de la maison sont revenus à leur poste et sont heureux de travailler de nouveau sous les ordres de leur excellent patron. Et vraiment ils n'exercent pas une sinécure, car du matin au soir ils sont occupés à vendre, vendre encore, toujours vendre les nombreux articles qu'on laisse aller à une

REDUCTION ENORME

C'est donc une excellente occasion dont je tiens à faire profiter les nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, et je crois que vous rendrez service à vos abonnés en les publiant dans votre excellent journal.

Votre dévoué serviteur,
S. C. H.

P. S.—Je m'aperçois, en finissant, que j'oublie de vous donner l'adresse de la maison, je crois qu'il n'est pas mauvais de rappeler qu'on doit s'adresser à

I. A. BEAUVAIS,
2024, RUE NOTRE-DAME

4771



UN BAISER POUR MAMAN!

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ARMSTRONG & CIE.

GRAVURES SUR ZINC PHOTO-GRAVEURS

PHOTOGRAPHIES SUR BOIS & COIN "RUES NOTRE-DAME" "S. MARTIN"

SPECIALITE DE BOURRURE
Pour Aménagement de Salon, etc.,

A DES PRIX MODÉRÉS

A. CHAVANEL,

10, RUE STE-MONIQUE, MONTREAL

VICTOR ROY
ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 : six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitières et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc., etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13fr.

GRAVURE-DEVINETTE

Une tête d'imbécile



Fait une tête de bête

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

O rage! à désespoir? à vieillesse ennemie!

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

Il est strictement défendu de lire ceci.
—Moyen efficace de faire fortune.—
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public.—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Fièvre.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.